

LES INDÉCIDABLES

Du même auteur

Asthmes

roman

Seuil, « Fiction & Cie », 2007

Fiction & Cie



Sophie Maurer
LES INDÉCIDABLES

roman

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Cet ouvrage a bénéficié du soutien du Conseil régional d'Île-de-France
et du Syndicat d'agglomération nouvelle du Val Maubuée.

ISBN 978-2-02-110755-5

© Éditions du Seuil, mars 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Nous nous disions alors : à eux l'ordinaire des choses, à nous leur éclat. À eux la platitude, la matité, le mur du fond, à nous les reliefs et les reflets, la perspective infinie, ni sol ni plafond, toutes les réverbérations. À eux l'univers en parcelles, en secteurs, en tableaux, à nous la vue d'ensemble, le monde dans sa totalité, ni appauvri ni condensé, entièrement là, intégralement au bout des doigts. À eux les villes industrielles – leur chômage si photogénique –, les stations balnéaires désertées par les saisonniers, comment le cœur se serre en zone pavillonnaire. À nous les déserts, l'horizon, les îles sans nom, la vue du Pacifique la première fois, le regard qui ne s'en remettra pas. À eux les consolations blêmes, un verre d'alcool, la possession, le printemps, une ressemblance chez leurs enfants. À eux le ciel vu d'un lit d'hôpital, les perfusions tardives diluant les remords, les déceptions, les regrets, les questions, à eux rien qu'une mort déjà là dès l'origine, inscrite depuis toujours, n'attendant rien sinon de passer la tête dans l'embrasement, de dire au fait, ça y est, je suis là, enfin je suis là, mais tu le savais déjà. À nous des fins

violentes, esthétiques, irréprochables, la pulsation parfaite de l'innocence interrompue par un unique mouvement, silencieux et fulgurant. À nous tout l'autre pan, la ville en prise à ses sous-sols et pas un souffle d'air, tout nous arrivant à l'état serré, noir, rapide, électrique, sexuel, énervé, politique. À nous les regards imprimant le réel à 1 200 ASA, la moindre lueur se diffractant en cent éclats. Nous nous disions alors, nous avions dix-sept ans, eux et nous n'avons rien en commun, la bête affamée tapie là, juste en dessous de l'estomac, la seule à offrir le moment tremblant de l'élan, ils l'ont digérée, oubliée, épuisée pour qu'elle ne les dérange pas, pour qu'elle ne vienne pas leur rappeler tout ce qu'ils ont abandonné. Nous ne savions pas, nous ne savions pas alors qu'eux et nous étions faits du même bois, humide et putrescible, sensible à la chaleur comme au froid, se fendillant en mille endroits – une faille pour un amour perdu, sa voix, sa peau, son sourire dans le jour pointant à peine, une pour un deuil inattendu, des amitiés effilochées, quelques destins fantasmés, une révolution avortée, tout ce qu'on n'aura jamais ni compris ni terminé, une nostalgie de tout, vague et anticipée. Nous ne savions pas alors qu'eux et nous, pour finir, rien ne nous distinguerait.

Ariel s'était enfui, comme au premier jour de n'importe quelle fuite, un pas devant l'autre et le doute sur le fait même qu'il existe une route.

Les premiers jours, je me l'étais imaginé mort, ayant plongé d'un chemin de halage des bords du Cher, un paysage de notaires adultères, de lundis après-midi, de pêcheurs imperturbables et patients sur leurs pliants, de platanes derrière eux n'ayant ni racine ni faîte, de lignes sombres et sans terme fichées dans la terre humide, ou dans une de ces régions implacables de maisons basses et de vestiges industriels, dont Ariel disait qu'elles lui laissaient chaque fois le cœur comme une pomme évidée, que leur existence avait pour objectif très précis de décourager, quoi que soit ce pour quoi il aurait fallu avoir du courage.

Les premiers jours, j'avais pensé à des parois, des aqueducs, des autoponts. Toits d'immeubles, balcons, terrasses, monuments, tours, châteaux d'eau : l'altitude de la ville surgissait partout, et avec elle la crainte qu'Ariel se soit laissé aller à la facilité.

Les premiers jours, j'avais tenté de rassurer Lou. Je passais la voir et me composais marche après marche un air calme, fort, presque solide. À chaque visite, les choses me semblaient se détacher plus distinctement. J'écoutais Lou en regardant le mur crème derrière elle, le velours lie-de-vin du canapé, les bleus et verts et rouges des jouets du bébé – toutes les couleurs de trop, évoquant ces pellicules

colorisées de vieux westerns où des plaines écarlates se couvrent de bisons aux yeux phosphorescents, d'un jaune frelaté. Je revoyais Ariel au milieu de tout ça, Ariel toujours en noir et brun et gris. Ariel qui n'avait jamais pu supporter la couleur, ni la pleine lumière.

Lou se forçait à un sourire triste, faisant comme si elle s'était attendue à la disparition d'Ariel, comme si elle avait toujours su, quand elle n'avait rien vu venir, pas plus elle que quiconque. Elle semblait frappée de stupeur et s'attelait à le dissimuler. Fille unique, elle n'avait pas appris ce qu'enseignent les fratries : on ne sait pas toujours grand-chose de ceux qui vivent sous notre propre toit. On escalade des arbres, on chuchote dans la nuit avec un enfant à peine plus grand, à peine plus petit, on croit tout connaître de lui. Quelques décennies plus tard, il y a en face de nous un adulte qui exerce un métier que nous ne comprenons pas, vêtu d'un pull-over déroutant, doté d'un humour et d'idéaux qui nous échappent, et dont même les passions nous semblent pâles ou insaisissables.

Lou ne pleurait pas. Elle disait en regardant le bébé, âgé d'à peine deux mois : c'est parce qu'il est là que je deviens folle – sinon quoi ? Un simple départ d'amant –, mais c'est parce qu'il est là que je ne deviens pas complètement folle. Cet homme a existé, et je peux le prouver.

La nuit, mes rêves m'amenaient à suivre Ariel sur des falaises, il me disait on se croit en hauteur mais il suffit d'un pas de trop, tu sais bien comment c'est. Je regardais en bas, une forêt semblait moelleuse, les cimes des arbres formant un matelas vert de mousse, la promesse d'un amortissement. Ariel avait parfois son visage d'enfant, celui des marches de l'église des dimanches de campagne dans le village de ses parents, voisin de celui des miens et pourtant identique – moins de mille habitants et pas un seul feu rouge. Ses sourcils se fronçaient comme lors de ces heures d'une lenteur de sirop que nous avons partagées avec le sentiment d'être les colocataires de l'enfer sur terre, à supplier silencieusement que le bail expire avant nos dix-huit ans – ou qu'au moins une voiture passe. Une femme s'avancait devant le parvis, voûtée et lente, un bouquet à la main. Elle allait fleurir la tombe d'un mari qui lui avait été infiniment pénible de son vivant. Ariel me regardait, me disait certaines femmes sont nées pour être veuves. Je ne comprenais pas et cette distance me réveillait. Parfois, il était plus vieux, adolescent déjà, trop beau pour être vrai, embarrassé par cette beauté qui lui donnait l'air fanatique et pénétrant. De vieilles phrases d'alors se répétaient : lui dans le grenier de ses parents me disant je n'ai rien d'autre à proposer, les filles me croient profond à cause de mes cheveux, subtil à cause de mes yeux, lascif à cause de ma

peau, je suis une publicité mensongère, une promesse faite en croisant les doigts derrière soi. Il relançait trois dés d'un air las. Les dés roulaient sur le parquet et ne s'arrêtaient pas. Parfois, Ariel n'avait pas de visage et n'était qu'une voix, seule parmi les voix. Son rire semblait venir de l'arrière du scooter. Puis c'était lui qui conduisait. Du seuil à l'étage, ses bras me retenaient de flancher, on devait être beaucoup plus tard dans la soirée, allez viens Sacha, on y est presque, un gant d'eau fraîche le lendemain, la sensation salvatrice au réveil de quelques gouttes glissant sur mes tempes, pourquoi tu te mets dans cet état?, le silence de la chambre, je ferme, je suis là, juste à côté, rendors-toi. Parfois, il avait ses traits d'étudiant, concentrés, avides, impatientes. Des colonnes de livres l'encerclaient, il tentait d'en faire un igloo. Dans la vie, l'igloo avait tenu cinq jours, les traités et les dictionnaires offrant d'assez solides fondations pour supporter de savants quinconces de livres de poche écornés. On y avait bu un whisky parfait, volé je ne sais où. Dans mon rêve, chaque fois, l'édifice s'effondrait. Apparaissait alors son visage sur le point d'être père, inquiet, distrait, et sur lequel je n'avais pas su déchiffrer les signes annonciateurs de la disparition.

Je n'avais guère de piste, à peine l'accroche d'une histoire à retracer plus tard : un soir, Ariel ne rentra pas. Une disparition, après tout, ce n'est jamais que ça : un soir, on

ne rentre pas. Lou avait le sens de la dignité. Elle avait attendu deux nuits et deux jours avant d'appeler, mais elle avait su dès la première heure qu'il n'était rien arrivé à Ariel qu'il n'ait lui-même entrepris.

Replier un canapé, se faire tout petit pour ne pas déranger ses hôtes, laisser les draps pliés le moins en évidence possible, je ne suis pas là, ou à peine, ou si peu, ou si brièvement, je ne vous gênerai pas longtemps. Revenir le plus tard possible, dîner silencieusement, être frappé par le bruit des fourchettes et des mastications, essayer de sourire, de s'intéresser aux conversations, jouer un peu avec les enfants, débarrasser, aider pour la vaisselle, prendre le torchon bleu, où vont les verres ?, se retenir de bâiller, regarder à travers la télévision, loin derrière elle, un passé révolu et si précis, si détaillé, se remémorer les premiers temps, la peau frémissante des premiers temps, le silence amoureux, la bienveillance, se demander comment, comment on a pu en arriver là, chercher une date, le moment où tout aurait basculé, se heurter à la lenteur de l'érosion, imperceptible, dépourvue de carbone 14, entendre on va se coucher, dire bonne nuit vous aussi. Déplier le canapé, refaire son lit, s'y allonger, remonter les draps sur soi et pourtant avoir froid, éteindre, garder les yeux grands ouverts sans percevoir les chuchotements du couple dans la chambre juste à côté, chercher encore. Qu'a-t-on fait ? Qu'est-ce qu'on s'est fait ? Quand ? Quand

exactement ? Comment ? On le savait pourtant, ça arrive à tous, on le savait mais rien ne pouvait empêcher les questions de résonner en prenant tout leur temps. Partir ressemble à ça le plus souvent, se faire discret juste le temps de trouver un nouvel appartement et fouiller dans un calendrier de quelques années, à la recherche d'un jour impossible à localiser. Mais Ariel ne faisait jamais les choses comme tout le monde.

J'extirpais du passé tous les os rongés qui en restaient. Les disques dont il m'avait parlé, les toiles qu'il m'avait offertes, les livres qu'il m'avait prêtés, la moindre phrase inachevée de fin de soirée. Les listes s'amoncelaient. Un samedi après-midi, je pris l'index d'un vieil atlas. J'éliminai les lieux trop paresseux, la campagne vallonnée, les tropiques, toutes les villégiatures à fleurs exotiques ; les lieux trop classiques, les capitales européennes, leurs monuments payants et leur fleuve traversant, les bourgs portuaires, leurs docks, leurs comptoirs et leurs bières, les côtes si déchirées qu'elles ressemblent à des cris, les villes méridionales et leur soleil trop droit tombant sur les rues sales ; les lieux trop étrangers, deltas africains, mégalofoles asiatiques, canal Meguro de Tokyo, vallées orientales, déserts australs ; les lieux trop évidemment poétiques, l'Irlande et Achill Island, l'Alentejo, l'Andalousie, Tanger, quelques Cyclades dépeuplées. À la fin de l'inventaire de cette planète qui, même immense, se

répète, et où si peu de lieux auraient pu convenir à Ariel, il ne restait de plausible qu'un unique endroit.

Le lendemain matin, je m'envolai vers là-bas. J'aurais voulu que quelqu'un préfère me voir rester, mais cela faisait longtemps que plus personne n'avait besoin de moi – quand la porte avait claqué derrière Chloé, j'avais entrevu avec effroi la liberté vaine qui allait s'ouvrir sous mes pas. Le travail, lui, attendrait. De toute façon, c'était généralement ce qu'il faisait. Des piles de documents l'attestaient sur mon bureau. J'avais longtemps étudié avec cette seule idée : intégrer la famille de ceux pouvant ne travailler que lorsqu'ils n'ont plus qu'une heure devant eux. Sept jours par semaine, je tentais de traduire des livres d'auteurs américains dans une langue ressemblant à la mienne. La catastrophe me guettait périodiquement – grossières erreurs, employeurs exaspérés par les retards, courriers furieux, dettes abyssales. Pour autant, je ne refusais jamais un café en terrasse les jours ouvrés, ni de m'attarder une fois la nuit tombée. J'avais sué sang et eau sur des livres indéchiffrables pour choisir mon propre type d'aliénation. Il n'est pas à exclure que ce soit le seul but que j'aie jamais atteint.

Un ton de bleu particulier, d'une nuance espacée, les nuages molletonnés, le soleil sans ombre immense dans le hublot – le ciel vu d'avion vint me rappeler pourquoi

nos yeux devaient savoir cligner. Il fallait à tout prix se protéger de telles immensités et du vertige qui les accompagne, l'écume de notre incapacité. Je baissai les paupières. Le mécanisme métallique de la ceinture, l'accoudoir au cendrier condamné, l'écran et son avion minuscule traçant imperturbablement sa courbe sur la mappemonde, l'Atlantique sur quelques centimètres, l'Islande semblant si proche du Canada que les distances auxquelles je croyais se révélaient des leurres, New York résumé sous la forme de deux carrés imbriqués venant figurer le point d'arrivée, se rattacher aux choses, ne plus réfléchir, ne plus penser à Ariel, ne plus me demander si je ne me trompais pas, à le croire quelque part là-bas.

À l'arrivée, le doute s'envola. J'eus la certitude qu'Ariel aussi avait atterri ici et regardé le ciel avant d'avancer. Je crus distinguer la trace de sa silhouette dans celle d'étrangers.

Quelqu'un ne sachant rien aurait pu trouver mon voyage intrusif, et légitimement s'indigner que je parte à la recherche d'Ariel, que je ne le laisse pas se dissoudre si tel était son souhait. Quelqu'un ne sachant rien aurait pu me susurrer : l'amitié n'oblige à rien et laisse intact le droit au départ. Quelqu'un ne sachant rien aurait pu me rappeler les phrases stupides et péremptoires que j'avais prononcées, le plus souvent en fin de soirée. Quelqu'un ne sachant rien aurait

pu poser de pénibles questions : ne disais-tu pas que l'amitié est le terrain de l'électif le plus pur qu'il nous soit donné d'approcher ? Ne déployais-tu pas une théorie inepte selon laquelle les amis n'ont pas cette volonté souterraine de nous réformer toujours présente chez les amants ? Ne prenais-tu pas un air assuré pour affirmer : les amis, vous les prenez comme ils sont, ils peuvent se mettre à nu, ça n'a pas de conséquences, vous ne le leur ferez pas payer ? Quelqu'un ne sachant rien aurait pu se taire enfin et méditer : combien d'êtres dans notre vie accomplissent le miracle de nous ouvrir au monde et de nous en abriter dans un seul et même mouvement ?

Le premier jour d'école, Ariel et moi nous étions retrouvés à l'avant-dernier rang, juste devant celui des cancre et des timides, à la place exacte où s'assoient les enfants sceptiques. On s'était souri. Quand l'institutrice avait appelé nos noms un par un pour que chacun apprenne à lever la main, j'avais répété le sien en chuchotant : Ariel. Lorsqu'elle avait appelé le mien, j'avais vu les lèvres d'Ariel le reformer : Sacha. C'était déjà scellé. Je n'ai rien de plus à dire sur cette histoire-là, le début de cette histoire-là.

Tout de même, un élément peut-être : Ariel ne va pas très bien. Ce n'est pas un état, mais une propriété. Son corps bouge. Plus exactement, Ariel le voit bouger. Il vit dans

le doute permanent de ses contours. Sa peau lui semble une enveloppe indécise, ses os friables et changeants. Son corps s'angoisse de sa propre forme jusqu'à parfois implorer dans l'esprit d'Ariel. Il s'éveille alors en pleine nuit avec la sensation d'être empli de poissons morts. La première fois, il était arrivé en courant chez mes parents, m'avait hélé du jardin pour que je le rejoigne et m'avait demandé d'une voix paniquée: est-ce que mon corps existe, j'ai l'impression qu'il disparaît? C'était il y a vingt-cinq ans et, depuis, il y a eu de longs répit, mais aussi nombre d'épisodes. Je ne souhaite pas entrer davantage dans les détails. Je fais avec, Lou fait avec, la mère et la sœur d'Ariel font avec et, jusqu'à sa mort encore béante, même le père d'Ariel s'en accommodait. On a tous accepté cette donnée pourtant stupéfiante: Ariel n'a pas toujours la pleine propriété de ses pensées.

Il n'est pas dupe, rit souvent, parle beaucoup de fous et de folie comme s'il s'agissait de sa seconde famille, connaît nombre de molécules. Je ne pose pas de diagnostic, ne donne aucun nom savant à ce qu'il vit, ça ne m'intéresse pas de classer Ariel, de l'expertiser. En revanche, rien ne pourra jamais m'empêcher de vouloir le protéger.

Je craignais que, dans la fuite, Ariel s'effrite. Je craignais que, seul, il n'ait plus de recours si ses tibias commençaient

à s'étirer, ses omoplates à enfler, ses côtes à s'émietter. À New York vivait quelqu'un qu'Ariel avait aimé, quelqu'un chez qui il n'était pas impossible qu'il soit allé se réfugier, quelqu'un qui lui avait un jour dit : bénis-la, cette folie.

Une femme capable aussi de m'ouvrir la porte, un masque de soudeur relevé sur le front, de ne poser aucune question, de sourire et de murmurer : j'étais certaine que tu viendrais.

De son atelier, la ville ressemblait à un décor. Les gratte-ciel formaient à l'horizon une chaîne de montagnes d'eau gelée, farouche, et semblaient à des kilomètres, mais le monde n'était pas si loin qu'il y paraissait. Les gyrophares restaient invisibles mais les sirènes savaient remonter la cage d'escalier, se glisser sous la porte et signaler l'affolement permanent – l'existence, au-dehors, d'un mouvement de panique persistant. La télévision d'un voisin laissait filtrer des voix de speakers républicains, affolées et furieuses, exhortant à choisir le bon bulletin. Il était question de dangers qui, partout, guetteraient, de menaces floues, de périls imminents, mais Flora ne semblait rien entendre de ces avertissements. Elle avait le même air que la dernière fois que je l'avais vue – un air retiré, isolé, insulaire. Ses sculptures de métal occupaient presque tout l'espace,

ombrant la pièce de leur épouvantable calme. Une suite d'arabesques chromées, délicates, enchâssées sur des socles de fer à la rouille maîtrisée, semblait parler du temps. Chacune se désagrégeait plus que la précédente, chacune davantage transpercée par des flèches d'un noir brillant aux reflets menaçants – et on aurait voulu les sauver, préserver la fragilité des premières, mais le mouvement était inéluctable et il avait lieu en direct, comme si la matière avait le pouvoir de se transformer en trajet, jusqu'à la dernière arabesque, déchiquetée. La série semblait achevée. Au centre de l'atelier, une pièce en cours paraissait plus douce : de rubans de Möbius en aluminium portaient des dizaines de fines languettes de cuivre, qui formaient autant de sentiers de traverse, et venaient anéantir l'idée que la seule possibilité serait de toujours recommencer. Une œuvre de dentellière réalisée au chalumeau, à l'acide chlorhydrique et au fer à souder. Flora qui s'assit sur le sol au milieu de tout ça, avec ses poignets que j'aurais pu tenir ensemble d'une seule main. Flora qui se tut, fumant silencieusement, attendant, le visage à demi caché par son masque. Flora qui avait à peine vieilli en trois ans, si ce n'est de quelques filaments ombreux au coin des yeux. Flora dont j'essayais d'éviter le regard. Flora qui me donnait l'impression, seulement en la regardant, à la fois de commettre un péché et de le voir pardonner. Elle finit par dire : j'étais certaine que tu viendrais mais tu arrives trop tard.

Ariel était venu, était resté plusieurs jours – il en avait passé au moins autant ailleurs avant d’arriver, mais Flora ignorait où. Ils n’avaient pas beaucoup parlé. Ariel avait posé son sac, avait dit ne me demande pas de t’expliquer. Flora n’était de toute façon pas de l’espèce qui interroge. Elle l’avait accueilli, lui avait fait un café, puis avait repris son travail. Ariel l’avait fixée sans bouger jusqu’à ce qu’elle sente la caresse de son regard dans son dos. Elle s’était retournée. Ils étaient tous deux trop poétiques pour prononcer un seul mot.

L’air était devenu dense et épais, l’espace entre eux une immensité ondoyante. Flora ne savait plus qui de l’un ou de l’autre l’avait traversé. Ils réduisirent cet air, cette immensité, à une feuille de papier. Il ne se passa rien d’autre que des baisers sur les paupières, des caresses dans les cheveux, des cajoleries d’enfants tristes. Flora vit que je ne la croyais pas mais s’en moquait. Elle me dit simplement : Ariel a changé de manière d’embrasser, c’était étrange, comme si les bureaux lui étaient entrés sous la peau. La phrase me frappa parce que c’était la seule chose à laquelle je n’avais pas pensé. La mort de son père, la naissance de son fils, la patience, l’intelligence et la douceur anesthésiantes de Lou, les épisodes qui s’étaient peut-être multipliés récemment sans qu’il m’en parle : j’avais imaginé mille raisons à la fuite



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2013. N° 109816 ()
– *Imprimé en France* –